

DEUXIEME ANNÉE
N° 16
17 AVRIL 1947



CHAQUE JEUDI
4,00 FRS

Une poursuite effrénée, des coups de feu dans le cañon...
Que se passe-t-il ? (Voir p. 2)

TINTIN vous parle

BONJOUR les amis !

Il y a quelques semaines, une centaine d'enfants de la petite ville de Pontarlier (France) s'assemblèrent dans la rue et défilérent aux cris de « Nous voulons notre ration de chocolat ». Le maire reçut les délégués du cortège et les assura d'une distribution prochaine. La manifestation s'est, paraît-il, déroulée dans l'ordre et la dignité.

Imaginez à présent que ces mêmes garçons se fussent réunis pour exiger des réformes civiles ou un changement de politique étrangère...

Vous souriez ? Vous avez raison.

Les manifestants n'auraient pas fait long feu. Le premier moment de surprise passé, on les aurait renvoyés chez eux avec un sourire protecteur et une petite « tape » dans le dos.



A SINGER les grandes personnes, les jeunes ne gagnent souvent que du ridicule.

Il faut savoir rester à sa place et ne pas se mêler des choses que l'on n'est pas encore à même de juger sainement.

Il y a pourtant une leçon à tirer de l'aventure de Pontarlier.

Laissons de côté la question du chocolat. A part elle, il existe pas mal de problèmes où les jeunes ont leur mot à dire.

Eh bien, qu'ils le disent !

S'ils s'y prennent raisonnablement, s'ils savent exposer leurs revendications avec clarté, ordre et dignité, *quel que soit leur âge*, ils seront écoutés.



JE n'aime pas faire de sermon, les amis !

Mais vous le savez comme moi : on ne devient pas, sans un minimum d'efforts, un chic type, un gentleman.

Dès à présent, exprimez vos idées sans crainte, employez-vous à les réaliser le mieux possible, faites-vous de bons amis, des amis de toujours.

C'est pour cela que le club a été fondé !

Sans vous en rendre compte, tout en vous amusant, vous vous y formerez un vrai caractère d'homme.

Bonne poignée de mains !

Tintin



MON COURRIER

A. FONTEYNE, Ostende. — J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre longue lettre judicieuse et pleine d'excellents conseils. Inutile d'ajouter que j'en ferai mon profit. Permettez-moi une petite remarque, cependant : Je suis, comme vous, amateur de belle littérature. Mais il me faut compter avec les goûts et la maturité de nos lecteurs, qui n'ont pas tous votre âge. Bonne poignée de mains.

LOUIS DIEDRICH, Courcelles. — Merci pour tes devinettes et tes charades. Elles sont fort amusantes. Amitiés.

NICOLE TRUFIN, Huissignies. — Milou me charge de te remercier et de te dire que ton invitation n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Cordialement à toi.

JEAN BOUVIN, Pecq. — Je crois que notre grand concours de Pâques aura répondu à ton désir. Amicalement.

JEAN-JACQUES TISSOT, Charleroi. — TERRE DES HOMMES est un livre admirable. Je t'en conseille vivement la lecture. Saint Exupéry a écrit en outre : VOL DE NUIT et COURRIER-SUD. A Edouard Peisson, l'on doit : GENS DE MER, PARTIS DE LIVERPOOL, L'AIGLE DE MER, etc... Tu trouveras chez lui de quoi calmer ta fringale d'aventures maritimes. Bonne poignée de main.

FREDDY BARNEELS, Anvers. — Non, je n'ai pas encore visité l'Australie; cela viendra peut-être. Les Normands ont colonisé l'Islande et le Groenland. L'un d'eux : LEIF, fils d'ERIC LE ROUGE a même atteint les rivages de l'Amérique du Nord, en l'an 1000. Mais il ne reste plus guère de trace de cette expédition. Amitiés.

ET TOI...
ES-TU ABONNÉ A
TINTIN ?

JENNY BAERT, Gand. — « Le Sceptre d'Ottokar » et « Le Cigare du Pharaon » seront prochainement réédités. Tu pourras te les procurer au bureau du journal. Cordialement.

CLAUDINE DE VIGNERON Bruxelles. — Les pages en couleurs de « TINTIN » sont imprimées par deux procédés différents. Dans le premier, appelé OFFSET (pages du milieu et couverture) le papier est imprimé par des rouleaux en caoutchouc. Tandis que dans le second, nommé HELIOGRAVURE, le papier s'imprime au moyen de cylindres de cuivre gravés en creux. Bien à toi.

HUBERT RYELANDT, Schalkhoven. — Le château de Moulinsart est un château imaginaire. Oui, l'histoire des Sept Boules de Cristal sera éditée en album. J'ai transmis ta question à Monsieur Tournesol. Amitiés.

JEAN-PIERRE MAHIER, Ixelles. — Il m'est impossible, pour le moment, d'accéder à ta demande. Napoléon III n'était pas le fils, mais le neveu, de Napoléon Ier. Il est mort en exil après la défaite française de 1871. Bonne poignée de main.

ABONNEMENTS :
Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

Trois mois	Fr. B.	47
Six mois	Fr. B.	90
Un an	Fr. B.	175

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boîte postale 14.

1 an . . fr. fr. 530 [redacted]
6 mois . fr. fr. 275 [redacted]
3 mois . fr. fr. 142 [redacted]

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU » qui sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

(Dessin de la couverture)

Dans son numéro 18, Tintin commencera la publication d'une nouvelle et passionnante histoire en images :

TEDDY BILL.
DEFENSEUR DES FRONTIERES

due au grand dessinateur français LE RALLIC.

★

TEDDY BILL mene contre les outlaws de la prairie une lutte sans merci.

TEDDY BILL est le meilleur cavalier et le meilleur tireur du FAR-WEST.

TEDDY BILL vous entraînera dans un tourbillon d'aventures palpitantes.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :

Tintin
Bruxelles

Pour les amis français :
TINTIN — Paris. Boîte postale 14.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSÉE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER



Corentin a tout deviné. Il déleste un homme de son couteau et part à la poursuite du ravisseur.



Attiré par le bruit de la bataille, Belzébuth s'amène subrepticement dans la clairière.



Voyant Corentin courir, il s'élance à la poursuite de son maître.





Emportant Corentin sous un bras le singe vole de liane en liane.



Le cheval du bandit galoppe difficilement dans la forêt; il perd du terrain.



Une branche craque; l'homme se retourne, aperçoit ses poursuivants.



Il presse son cheval; en vain! Une racine providentielle arrête sa course, monture et cavalier culbutent.

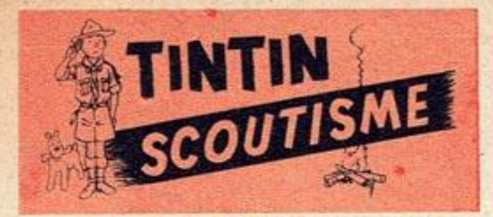


Laissant Corentin en haut d'un arbre, Belzébuth s'apprête à plonger sur le ravisseur.



Celui-ci se relève, empoigne la princesse par les cheveux, brandit son sabre et va l'égorger....

(A suivre.)



Mon Cher Caméléon,

NE trouves-tu pas qu'il serait déplacé de dormir sur un vulgaire sac de paille, maintenant que tu t'es bâti une hutte magnifique ?

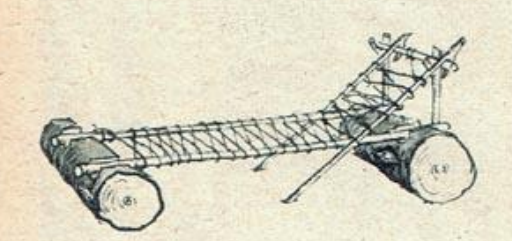
Voici quelques conseils qui t'aideront à construire un confortable lit de camp.

Le premier nous est donné par B. P.

Commence par disposer sur le sol de ton logis deux grosses branches d'environ 15 centimètres de diamètre et d'une longueur de plus ou moins 1m70. Fixe-les soigneusement à la terre au moyen de petits piquets.

Aux deux extrémités de ces rails, place une bûche de 60 cm. de long.

Tu obtiens de cette manière un rectangle parfait.



A l'intérieur de ce rectangle, et contre l'une des bûches, creuse une petite rigole profonde de plus ou moins 5 cm; plantes-y des branchettes de pin hautes de 10 cm., puis tasse-les avec la terre remuée. Recommence une rigole identique à côté de celle qui tu viens de terminer, puis une troisième, une quatrième et ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies couvert le rectangle tout entier.

Tu verras, ces petites branchettes de pins valent tous les sommiers à ressort du monde !

Si tu estimes ce travail trop long, emplis le rectangle de feuilles sèches, de mousse ou de paille. Mais rien de tout cela n'égale les branchettes de pin.

Une deuxième recette t'est donnée par le croquis ci-dessus. Remarque la manière de lacer la corde. Les deux billots peuvent éventuellement être remplacés par des piquets profondément enfoncés dans le sol et reliés entre eux par une barre transversale.

J'espère, mon cher Caméléon, que ces petits conseils, te mettront en mesure de dormir du sommeil du juste !

Si tu trouves des recettes encore plus pratiques, ne manque pas de me les communiquer.

Bien à toi,

BISON SERVIABLE.





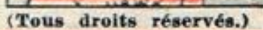














POUR changer, mes chers amis, je vais contenter cette fois les amateurs de téléphonie. Remarquez que je considère toujours mon précédent téléphone comme un modèle du genre, à cause de sa simplicité; d'ailleurs, un très grand nombre d'entre vous m'ont écrit pour me faire part de leurs réalisations, et je dois dire que la majorité s'en est admirablement tirée; un grand nombre de postes doubles fonctionnent maintenant chez les amis de Tintin.

Pourtant, beaucoup m'ont dit qu'il leur fallait absolument un téléphone dont la ligne puisse changer de direction plusieurs fois. Nous aurons donc recours maintenant au véritable téléphone électrique, ou plus exactement au téléphone magnétique, fondé sur les principes découverts par Faraday au début du XIXe siècle, et perfectionné par Graham Bell en 1876..

Pour celà, il faut que vous vous procuriez d'occasion, une paire de bons écouteurs de même type, par exemple un ancien casque de T.S.F., mais en bon état. Il faut principalement vérifier si l'aimantation est encore bonne, c'est-à-dire si la plaque vibrante est encore fortement attirée par les électro-aimants.

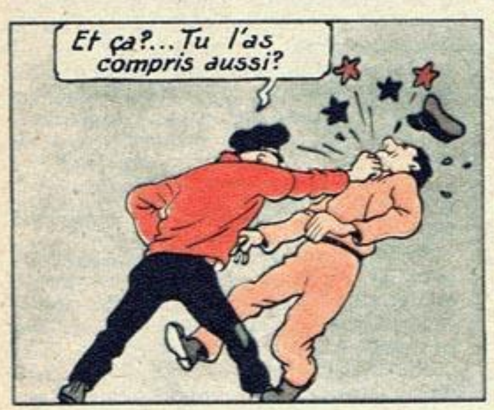
... DU MYSTÈRE
... Jo, Zette et Jocko



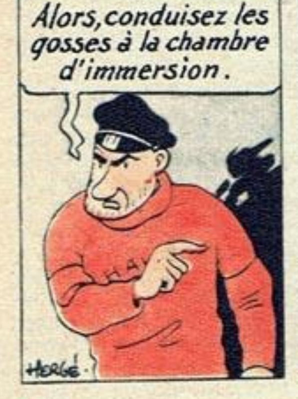














(A suivre.)

Chacun des écouteurs constitue à lui seul un poste complet. Il suffit donc de poser une ligne téléphonique, composée de deux fils bien isolés, entre les deux pièces qui doivent être reliées, et qui peuvent être distantes de plusieurs centaines de mètres. A chaque extrémité, on relie aux deux fils de la ligne les deux fils d'un écouteur. Et c'est tout... Cela vous étonne ? Voyons donc le fonctionnement de notre téléphone.

Lorsqu'on parle devant la membrane d'un poste, la plaque se met à vibrer et modifie le magnétisme de l'aimant; des courants induits prennent naissance dans les fils et se propagent jusqu'aux bobines de l'autre poste; l'aimantation de ce dernier est modifiée, et sa membrane vibre suivant la même loi que les courants induits : on entend donc à un poste la voix qui parle près de l'autre.

Naturellement, le téléphone magnétique est assez faible; son gros avantage est de ne nécessiter aucune source de courant.

Vous me demandez comment faire des appareils optiques, photographiques, téléphoniques, radiotéléphoniques, etc., il faut vous attendre, mes amis, à ce que leur réalisation entraîne une certaine dépense. Un amateur, surtout un amateur très jeune, n'est pas à même de tout fabriquer lui-même avec de simples matières premières : bois, métal; il doit s'attendre à devoir acheter du matériel.

Nous en reparlerons.

T. Tournesol



CELUI qui rédige la chronique sportive de « TINTIN » a l'habitude de considérer le côté drôle ou amusant des choses. Il aimerait pouvoir vous parler un peu plus sérieusement aujourd'hui. Une fois n'est pas coutume.

Tout bien pesé, le pour comme le contre, la boxe est un assez beau sport. Il ne vaut ni l'athlétisme, ni la natation, ni le basket-ball, parce qu'il est parfois extrêmement dur et tragique (1), mais l'abus même de sa virilité lui confère un certain attrait auquel les hommes bien trempés peuvent ne pas rester indifférents.

Encore faut-il que les combattants se comportent loyalement et que le public adopte une attitude noble et digne.

Les boxeurs qui ne sont pas loyaux se feront immédiatement rappeler à l'ordre par les arbitres à la fermeté et à la clairvoyance de qui je tiens à rendre hommage.

Les journalistes sportifs sont chargés de faire l'éducation du public et de le blâmer s'il verse dans certains excès peu compatibles avec l'honneur et l'humanité.

La mission du journaliste est belle et sacrée. C'est pourquoi celui qui forfait à cette mission est doublement coupable et doit être mis au rang des malfaiteurs.

Je ne résiste pas au désir de reproduire ici, chers amis, un article paru dans un hebdomadaire français qui s'appelle « France-Dimanche » et dont la seule raison d'exister semble être de se vautrer dans le scandale et l'ignominie.

Cet article est écœurant. D'aucuns me reprocheront sans doute de ne l'avoir point passé sous silence. Je leur rétorquerai, qu'il est bon parfois, de montrer des ilotes ivres pour provoquer le dégoût et proscrire à jamais l'ivrognerie.

★

« Dimanche dernier, Mme Charron assistait au combat en dix rounds que livrait son mari au Belge Demeyer. Très élégante dans un manteau de renard argenté, elle poussa un petit cri de joie quand Charron ouvrit l'arcade sourcilière de son adversaire. Le sang qui giclait ne pouvait pas l'effrayer et c'est en souriant qu'elle vit le Belge frapper à différentes reprises son mari.

» Au troisième round, Demeyer ensanglanté dut abandonner. Dès le début du match, Charron qui paraissait furieux, partit à toute allure. Quand il frappait Charron souriait. Méchant, il invitait le Belge à attaquer, mais lui plaçait aussitôt un terrible crochet du gauche qui ouvrait un peu plus la blessure du Belge. Charron termina le match, souriant, mais couvert du sang de son adversaire. »



Voilà un morceau de style qui n'ajoutera certes rien à la gloire de son auteur, ni à celle de M. et Mme Charron. La race des vestales qui, pouce renversé, ordonnaient la mise à mort du gladiateur vaincu n'est pas éteinte, semble-t-il. Quant aux contempteurs de la boxe, ils trouveront dans l'attitude de Charron (si complaisamment — et si maladroitement — décrite par le journaliste anonyme de « France-Dimanche ») une raison de plus pour appeler la boxe : « un délassement de brutes sanguinaires ».

Nous le proclamons bien haut : il ne faudrait pas beaucoup de petits papiers dans le goût de celui qui précède pour détourner définitivement de la boxe quiconque s'enorgueillit d'être homme de cœur.

(1) Tout récemment encore un boxeur français et un boxeur italien ont succombé, le premier en Scandinavie, le second en Suisse, à la suite de combats trop violents.



BRUSQUEMENT, mon travail en restait là; je me rappelai l'incapacité où je m'étais trouvé de fixer mon esprit, ce matin d'il y avait à peine un mois, et avec quel plaisir je m'étais interrompu pour aller recevoir la *Daily Chronicle* des mains du petit porteur de journaux. Je me souvins que j'étais allé au-devant de lui jusqu'à la grille du jardin, et que j'avais écouté avec une surprise incrédule son étrange histoire des « hommes tombés de Mars ».

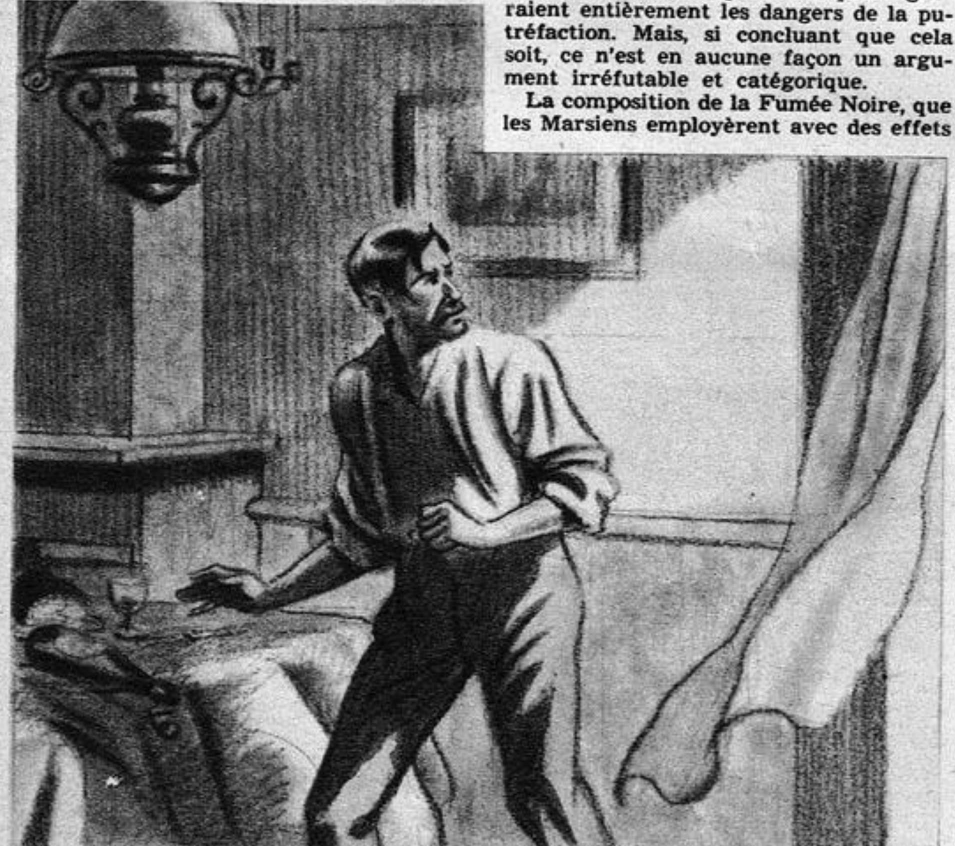
Je redescendis dans la salle à manger, j'y retrouvai, tels que l'artilleur et moi les avions laissés, le gigot et le pain,, en fort mauvais état, et une bouteille de bière renversée. Mon foyer était désolé. Je compris combien était fou le faible espoir que j'avais si longtemps caressé. Alors, quelque chose d'étrange se produisit.

— C'est inutile, disait une voix; la maison est vide — depuis plus de dix jours sans doute. Ne restez pas là à vous torturer. Vous seule avez échappé.

J'étais frappé de stupeur. Avais-je pensé tout haut ? Je me retournai. Derrière moi, la porte-fenêtre était restée ouverte et, m'approchant, je regardai au dehors.

Là, stupéfaits et effrayés, autant que je l'étais moi-même, je vis mon cousin et ma femme — ma femme — ma femme livide et les yeux sans larmes. Elle poussa un cri étouffé.

— Je suis venue, dit-elle... Je savais... Je savais bien...



Alors, quelque chose d'étrange se produisit.

RESUME. — Le narrateur, après avoir échappé aux terribles dangers de la guerre qui vient d'opposer la Mars à la Terre, est retourné chez lui dans l'espoir de retrouver sa femme.

Elle porta la main à sa gorge et chancela. Je fis un pas en avant et la reçus dans mes bras.

X

EPILOGUE

En terminant mon récit, je regrette de n'avoir pu contribuer qu'en une si faible mesure à jeter quelque clarté sur maintes questions controversées et qu'on discute encore. Sous un certain rapport, j'encourrai certainement des critiques, mais mon domaine particulier est la philosophie spéculative, et mes connaissances en physiologie comparée se bornent à un ou deux manuels. Cependant, il me semble que les hypothèses de Carter, pour expliquer la mort rapide des Marsiens, sont si probables qu'on peut les considérer comme une conclusion démontrée, et je me suis rangé à cette opinion, dans le cours de mon récit.

Quoi qu'il en soit, on ne retrouva, dans les cadavres marsiens qui furent examinés après la guerre, aucun bacille autre que ceux connus déjà comme appartenant à des espèces terrestres. Le fait qu'ils n'enterraient pas leurs morts et les massacres qu'ils perpétrèrent avec tant d'indifférence, prouvent qu'ils ignoraient entièrement les dangers de la putréfaction. Mais, si concluant que cela soit, ce n'est en aucune façon un argument irréfutable et catégorique.

La composition de la Fumée Noire, que les Marsiens employèrent avec des effets si meurtriers, est encore inconnue, et le générateur du Rayon Ardent demeure un mystère. Les terribles catastrophes, qui se produisirent pendant des recherches aux laboratoires d'Ealing et de South Kensington, ont découragé les chimistes, qui n'osent se livrer à de plus amples investigations. L'analyse spectrale de la Poussière Noire indique, sans possibilité d'erreur, la présence d'un élément inconnu, qui forme, dans le vert du spectre, un groupe brillant de trois lignes; il se peut que cet élément se combine avec l'argone, pour former un composé qui aurait un effet immédiat et mortel sur quelque partie constitutive du sang. Mais des spéculations aussi peu prouvées n'intéressent guère l'ordinaire lecteur, auquel s'adresse ce récit. On n'avait naturellement pas pu examiner l'écume brunâtre qui descendit la Tamise après la destruction de Shepperton, et on n'aura plus l'occasion de le faire.

J'ai déjà donné les résultats de l'examen anatomique des Marsiens, autant qu'un tel examen était possible sur les restes laissés par les chiens errants. Tout le monde a pu voir le magnifique spécimen, presque complet, qui est conservé dans l'alcool au Muséum d'Histoire Naturelle, ou les innombrables dessins et reproductions qui en furent faits; mais, en dehors de cela, l'intérêt qu'offrent leur pysiologie et leur structure demeure purement scientifique.

Une question, d'un intérêt plus grave et plus universel, est la possibilité d'une nouvelle attaque des Marsiens. Je suis d'avis que l'on n'a pas accordé suffisamment d'attention à cet aspect du problème. A présent, la planète Mars est en conjonction, mais pour moi, à chaque retour de son opposition, je m'attends à une nouvelle tentative. En tous les cas, nous devrons être prêts. Il me semble qu'il serait possible de déterminer exactement la position du canon avec lequel ils nous envoient leurs projectiles, d'établir une surveillance continuelle de cette partie de la planète et d'être avertis de leur prochaine invasion.

On pourrait alors détruire le cylindre, avec de la dynamite ou d'autres explosifs, avant qu'il ne soit suffisamment refroidi pour permettre aux Marsiens d'en sortir; ou bien, on pourrait les massacrer à coups de canon, dès que le couvercle serait dévissé. Il me paraît que, par l'échec de leur première surprise, ils ont perdu un avantage énorme, et peut-être aussi voient-ils la chose sous ce même jour.

Lessing a donné d'excellentes raisons de supposer que les Marsiens ont effectivement réussi à faire une descente sur la planète Vénus. Il y a sept mois, Vénus et Mars était sur la même ligne avec le Soleil, c'est-à-dire que, pour un observateur placé sur la planète Vénus, Mars se trouvait en opposition. Peu après, une trace particulièrement sinueuse et lumineuse apparut sur l'hémisphère obscur de Vénus, et, presque simultanément, une trace faible et sombre, d'une similaire sinuosité, fut découverte par une photographie du disque marsien. Il faut voir les dessins qu'on a faits de

ces signes, pour apprécier pleinement leurs caractères remarquablement identiques.

En tous les cas, que nous attendions ou non une nouvelle invasion, ces événements nous obligent à modifier graduellement nos vues sur l'avenir des destinées humaines. Nous avons appris, maintenant, à ne plus considérer notre planète comme une demeure sûre et inviolable pour l'homme : jamais nous ne serons en mesure de prévoir quels biens ou quels maux invisibles peuvent nous venir tout à coup de l'espace. Il est possible que, dans le plan général de l'univers, cette invasion ne soit pas pour l'homme sans utilité finale; elle nous a enlevé cette sereine confiance en l'avenir, qui est la plus féconde source de décadence; elle a fait à la science humaine des dons inestimables, et contribué dans une large mesure à avancer la conception du bien-être pour tous, dans l'humanité. Il se put qu'à travers l'immensité de l'espace les Marsiens aient suivi le destin de leurs pionniers, et que profitant de la leçon, ils aient trouvé dans la planète Vénus une colonie plus sûre. Quoi qu'il en soit, pendant bien des années encore, on continuera de surveiller sans relâche le disque de Mars, et ces traits enflammés du ciel, les étoiles filantes, en tombant, apporteront à tous les hommes une inéluctable appréhension.

Il serait difficile d'exagérer le merveilleux développement de la pensée humaine, qui fut le résultat de ces événements. Avant la chute du premier cylindre, il régnait une conviction générale qu'à travers les abîmes de l'espace aucune vie n'existait, sauf à la chétive surface de notre minuscule sphère. Maintenant, nous voyons plus loin. Si les Marsiens ont pu atteindre Vénus, rien n'empêche de supposer que la chose soit possible pour les hommes. Quand le lent refroidissement du soleil aura rendu cette terre inhabitable, comme cela arrivera, il se peut que la vie, qui a commencé ici-bas, aille se continuer sur la planète sœur. Aurons-nous à la conquérir ?

Obscure et prodigieuse est la vision que j'évoque de la vie, s'étendant lentement, de cette petite serre chaude du système solaire, à travers l'immensité vide de l'espace sidéral. Mais c'est un rêve lointain. Il se peut aussi, d'ailleurs,



Je suis venue, dit-elle...

que la destruction des Marsiens ne soit qu'un court répit. Peut-être est-ce à eux et nullement à nous que l'avenir est destiné.

Il me faut avouer que la détresse et les dangers de ces moments ont laissé, dans mon esprit, une constante impression de doute et d'insécurité. J'écris, dans mon bureau, à la clarté de la lampe, et, soudain, je revois la vallée, qui s'étend sous mes fenêtres, incendiée et dévastée; je sens la maison autour de moi vide et désolée. Je me promène sur la route de Byfleet, et je croise toute sorte de véhicules, une voiture de boucher, un landeau de gens en visite, un ouvrier à bicyclette, des enfants s'en allant à l'école, et soudain, tout cela devient vague et irréel, et je crois encore fuir avec l'artilleur, à travers le silence menaçant et l'air brûlant. La nuit, je revois la Poussière Noire obscurcissant les rues silencieuses, et, sous ce linceul, des cadavres grimaçants; ils m'invectivent et deviennent peu à peu furieux, plus pâles et plus affreux, et se transforment enfin en affolantes contorsions d'humanité. Puis je m'éveille, glacé et bouleversé, dans les ténèbres de la nuit.

Je vais à Londres; je me mêle aux foules affairées de Fleet Street et du Strand et ces gens semblent être les fantômes du passé, hantant les rues que j'ai vues silencieuses et désolées; allant et venant, ombres dans une ville morte, caricatures de vie dans un corps pétrifié. Il me semble étrange, aussi, de grimper, ce que je fis la veille du jour où j'écrivis ce dernier chapitre, au sommet de Primrose Hill, pour voir l'immense province de maisons, vagues et bleuâtres, à travers un voile de fumée et de brume, disparaissant au loin dans le ciel bas et sombre, de voir les gens se promener dans les allées bordées de fleurs, au flanc de la colline, d'observer les curieux venant voir la machine marsienne, qu'on a laissée là encore, d'entendre le tapage des enfants qui jouent, et de me rappeler que je vis tout cela, ensoleillé et clair, triste et silencieux, à l'aube de ce dernier grand jour...

Et le plus étrange de tout, encore, est de penser, tandis que j'ai dans la mienne sa main mignonne, que ma femme m'a compté, et que je l'ai comptée, elle aussi, parmi les morts.

FIN

Illustrations de E.-P. Jacobs.



A LA MER !... Ce dessin illustre l'une des scènes les plus palpitantes du grand roman de Mayne-Reid dont « Tintin » commencera, jeudi prochain, la publication.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ


Bizarre !... Que signifie la volte-face du commissaire ?... On dirait qu'il craint d'être mêlé à cette histoire.... Aurait-il peur des Indiens ? ...


Il n'y a plus qu'une solution : interroger, chacun de notre côté, quelques indigènes ...
D'accord!... Rendez-vous devant la gare, dans une heure ...


Un homme de petite taille, avec une barbiche noire et des lunettes... Vous pas vu lui ?...
No sé !


Petite taille... barbiche... lunettes... Vous pas vu lui ?...
No sé !


Vous pas vu lui ?...
No sé !


No sé! No sé!... Ils n'ont que ces mots-là à la bouche, ces bougres de Canaques de tonnerre de Brest !...


La charité, mon bon señor ...
?


No sé !
?


Pendant ce temps-là ...
No sé! No sé !... Pas moyen d'en tirer autre chose... Ils se méfient de nous, c'est certain, car ils doivent savoir quelque chose ...


Tiens, je vais encore poser la question à ce petit marchand d'oranges ...

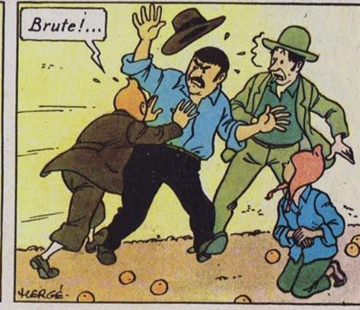





Ha! ha! ha! ha!
Ha! ha! ha! ha!


Ha! ha! ha! ha!
Ha! ha! ha! ha!


Tu cherches quelque chose, dis ?...
AAAAAAH !


Brute !...
HERGÉ

(A suivre.)



Le Palais Royal et les Fourmis

UNE grande agitation régnait dans le monde des animaux. Le lion venait de se faire sacrer roi et il avait décidé d'immortaliser cet évènement en bâtissant un immense palais. La plupart de ses sujets furent conviés à son conseil : fourmis, martres, loutres, castors, ânes, ours, panthères, rhinocéros, éléphants et girafes, en bref tous ceux qui, par leur nature, pouvaient contribuer d'une manière ou d'une autre, à l'érection du château.

Le lion leur parla de son idée. Les délégués l'écoutèrent attentivement, applaudirent avec chaleur, et décidèrent de se mettre immédiatement à la besogne.

Ils établirent un programme de travail, puis se répartirent les différentes tâches. Dès le lendemain, ils entamaient, sous la surveillance du lion, le gros œuvre du palais.

Plusieurs milliers de fourmis creusèrent d'énormes galeries destinées à supporter les fondations du bâtiment. Puis vint le tour des castors. A l'aide de leur queue, ils enfoncèrent des centaines d'immenses pieux dans le sol. Les martres et les loutres fournirent l'argile, tandis que les ânes, ployant sous le fardeau, se chargeaient d'amener à pied d'œuvre les pierres nécessaires à la construction des murs.

Au rhinocéros incomba la tâche de forer des trous dans les pieux. Sa défense solide et pointue fit merveille. Les ours triturèrent le mortier avec leurs lourdes griffes. Quant aux panthères, dont la souplesse provoquait l'admiration générale, elles allaient et venaient sur les échafaudages et transportaient les matériaux aux étages supérieurs. Les charges trop lourdes pour elles, étaient confiées aux éléphants.

Le toit du palais fut laissé au soin des girafes qui, grâce à leur cou interminable, pouvaient y atteindre sans échelle.

De cette façon, chacun s'y étant mis avec enthousiasme, le palais fut rapidement construit.

Le jour de l'inauguration, le lion donna une fête somptueuse où furent conviés tous les animaux qui avaient contribué à la construction.

— Nous vivons un jour à jamais mémorable, déclara le roi. Je veux récompenser dignement celui de mes sujets qui a fourni le travail le plus méritoire.

Là dessus, les castors se vantèrent d'avoir exécuté une tâche utile entre toutes.

— Pensez donc ! dirent-ils, nous avons consolidé les fondations et enfoncé les pieux sans lesquels ce palais n'aurait pas pu tenir debout.

Mais les loutres les interrompirent.

— C'est nous qui avons fourni le mortier, firent-elles. Sans nous, personne n'aurait su fixer les pierres l'une sur l'autre.

— Et nous, s'écrièrent les ânes, que serait-il arrivé si nous n'avions pas transporté tous ces monceaux de pierres !

— Allons, allons... gronda le rhinocéros de sa grosse voix. N'exagérez pas. Regardez ma corne. Elle est tout émoussée à force d'avoir creusé des trous.

Mais voici soudain qu'une grande clameur emplit le palais. L'éléphant parlait.

— C'est grâce à ma force colossale, dit-il, que les énormes matériaux ont pu être soulevés.

Les girafes, les panthères et maints autres animaux prirent encore la parole. Les uns et les autres prétendirent qu'ils avaient seuls droit à la récompense promise par le lion.

Comme la dispute battait son plein, une petite fourmi demanda à être entendue. On fit silence.

— Je pense, dit-elle d'une voix si faible qu'on la percevait à peine, je pense que c'est nous qui méritons le prix. Car notre travail préliminaire a rendu tous les autres possibles. Si nous n'avions pas été là, ce palais n'aurait pas été plus solide qu'un château de cartes.

Toute l'assistance partit d'un grand éclat de rire. Décidément, ces fourmis ne manquaient pas de toupet !...

On se querella encore quelques temps puis l'on se mit d'accord pour attribuer la récompense à l'éléphant. Et chacun prit congé du roi.

Revenues chez elles, les fourmis racontèrent comment on les avait traitées.

— C'est indigne ! s'écria l'une d'elles.

— Il faut que nous nous vengions, vitupéra une autre.

Quelques jours plus tard, on vit le magnifique palais du roi s'enfoncer mystérieusement dans le sol. Alarmé, le souverain fit ouvrir une enquête.

— Ce sont les fourmis, vint-on lui dire... Elles continuent de creuser la terre endessous du château.

— Qu'on les tue, rugit le lion furieux. Qu'on les extermine !

C'était plus facile à dire qu'à faire. Les agiles ouvrières se creusaient des galeries si étroites et si profondes que personne ne pouvait les y atteindre.

Et un beau matin, le superbe palais royal s'écroula dans un vacarme étourdissant.

La gent fourmilière était vengée !...

le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

LA DUCHESSE MATHILDE

La légende suivante se rattache à l'histoire de l'abbaye d'Orval dont les origines remontent au Xe siècle. En 1076, la duchesse Mathilde était veuve de Godefroid le Bossu, ancêtre de Godefroid de Bouillon. L'un des vassaux de la suzeraine s'appelait le comte de Chiny. Lors d'une visite de la duchesse, ce dernier fit à Mathilde hommage d'une abbaye sise dans son fief. Déjà des moines y étaient installés et, selon les règles de Saint Benoit, avaient défriché les bois, cultivé la terre et se livraient aux travaux manuels et libéraux. Lors de son passage à Orval, ce qui frappa le plus la duchesse, ce fut la limpidité des eaux qui jaillissaient de toutes parts. Elle y trempa les mains; son anneau nuptial se perdit dans le liquide. On pratiqua de nombreuses recherches, mais en vain. C'est alors qu'elle émit le vœu, si elle rentrait en possession du bijou, de faire bâtir une église en cet endroit. Le résultat ne se fit pas attendre; un poisson apparut soudain, qui tenait l'anneau dans sa bouche. Mathilde ordonna de placer là une plaque commémorative et décréta la construction de l'église. Divers religieux se succédèrent à Orval. En 1131, les Cisterciens s'y installèrent définitivement. Les constructions abbatiales furent plusieurs fois détruites et rebâties au cours des siècles, mais le souvenir de la duchesse Mathilde y est resté impérissable. Les moines actuels d'Orval ont émis plusieurs séries de timbres. La première en date remonte à 1928. Sur le n° 261, on voit figurer la duchesse Mathilde reprenant l'anneau de la bouche du poisson.

FR. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

L'ORIGINE de l'expression « Tomber en quenouille » est fort peu connue. La voici. Il était d'usage, chez les Romains, de porter une quenouille derrière les nouvelles mariées afin de leur rappeler qu'une épouse doit être laborieuse. Dans l'Ancienne Gaule aussi, la quenouille était l'emblème de la femme, de même que la lance était celui des chevaliers.

Depuis 1316, une loi française (la loi salique) interdit aux femmes de régner. C'est pourquoi l'on disait que le royaume de France ne pouvait pas tomber en quenouille.



JE n'ai pas la berlue, que Diable !...

On l'a oublié, mais le mot « berlue » désignait autrefois cette affection de l'œil qui fait apercevoir sans raison des objets qui n'existent pas ou seulement des éclats de lumière, des tâches d'ombre, etc...

Si la maladie est demeurée, le mot lui, est tombé en désuétude. On ne l'emploie plus guère que dans l'expression familière que vous connaissez.

NOS PETITS JEUX...

Vos yeux vous trompent-ils ?

LES trois personnages représentés sur ce dessin ont tous la même hauteur. Si vous en doutez, mesurez-les ! L'illusion provient de ce qu'ils ne sont pas dessinés conformément à la perspective.



Le calcul magique.

PRENEZ un nombre, n'importe lequel. Doublez-le. Ajoutez 10. Divisez par deux. Retranchez du résultat ainsi obtenu le nombre auquel vous avez pensé en premier lieu... Il vous restera *toujours cinq*.

Réponse à la question du veilleur de nuit !

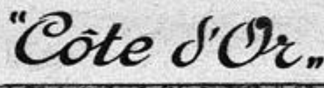
LE directeur a mis son veilleur de nuit à la porte parce que celui-ci avait rêvé, donc dormi, pendant sa nuit de surveillance.

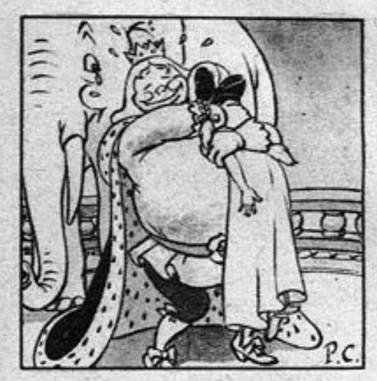
notre GRAND CONCOURS

LISTE DES LAUREATS (suite)

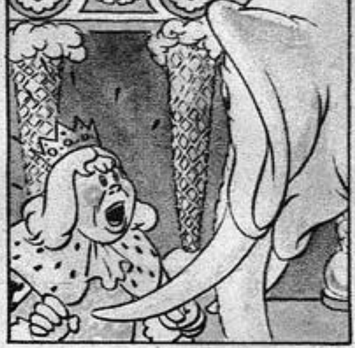
Soixante-quinze jeux divers sont attribués à:
Chr. HAVAUX de Nivelles; P. LEJEUNE de Auderghem; M. MAHIEU de Frameries; J.-P. MARCHANDISE de Flémalle-Haute; J.-Cl. DEPREZ Harchies; P. CARTON de Verviers; R. GROLAUN de Tamines; R. TOUWAIDE de Schaerbeek; R. GEINAERT de Laeken; B. DE HERDT de Anvers; A. VAN ITTERBEEK de Dendermonde; P. FIEVE de Courtrai; J. LIGOT de Bruxelles; E. CHRISTIANE de Andrimont; FR. CANTINEAU de Waudrez; J. PEETERS de Auderghem; CHONER de Bruxelles; Y. VAN DER MAREN de Mons; A. VAN DROOGENBROECK de Wol. St. Lamb.; Fr. HALOT de Bruxelles; M. GEORGES de Schaerbeek; N. BASTIN de Spy; J. Fr. DE LE COURT de Ixelles; P. DEFERNEZ de Péruwelz; Chr. URBAIN de Frameries; GAYENS DE HEUSCH de Wol. St. Pierre; J. FRANCOIS de Uccle; G. DENONCIN de Paliseul; M. LAVIOLETTE de Ixelles; Cl. LEGAT de Etterbeek; P. MICHELS de Forest; Cl. DEWAMME de Héverlee; E. COUSSEMENT de Mouscron; J. CUVELIER; N. DELACROIX de Renaix; J. BAELE de Marcinelle; P. BERTRAND de Theux; J. MARIETTE de Cheratte Liége; P. GORREMANS de Anvers; M. WINDELINCKX de Ruisbroeck; A.-M. LELIAERT de Schendelbeke; K. VANDEN ABEELE de Heverlee; M. BOSQUET de Bruxelles; DEHON de Watermael; N. PLATTEBORZE de Etterbeek; M. GILLE de Louvain; J.-J. DEMOORTEL de Petit-Enghien; J.-M. FARCY de Molenbeek; J. MEURICE de Wavre; A. DUPAVE de Marcinelle; Chr. KNAPEN de Bruxelles; P. THUILLIAUX de Ixelles; W. KURANT de Liége; A. BLANCHART de Binche; A. HARCQ de Charleroi; M. CARRON de Spa; J. LEMEIRE de Heulelez-Courtrai; L. VERVLIET de Lokeren; G. VAN HOOSTE de Bruxelles; P. LAURENT de Roselies (Farciennes); J. DELCOUX de Couillet; G. VANATTENHOVEN de Bruxelles; R. VLIEX de Anderlecht; H. BERTIN de Wol. St. Lamb.; Fr. MAGOS de Wavre; J. MOUCHARTE de Bruxelles; D. URBAIN de Tournai; J. EWBANK de Villers St. Ghislain; L. WEBER de Bruxelles; Cl. TALBOT de Bruxelles; M. JOOSEN de Deurne-Nord; D. LAMBERT de Haine St. Paul; G. LAMARCHE de Villers aux Tours par Anthisnes; Y. POUTET de Bruxelles; P. CRICKX de Verviers; J. DEGAUQUIER de Ath; R. NOEL de Uccle; R. DELAHAYE de Namur; R. WAELES de Boitsfort; DE COEN J.-L. de Genval; P. WALLON de Anderlues; E. LAURENT de Bruxelles III; T. ERNST de Bruxelles IV; S. TOURNEMENNE de Wavre; Cl. LEBON de St. Remy-lez-Chimay; N. VERMEULEN de Aalbeke; P. DECARDES de Bruxelles; J. DELVILLE de Bruxelles; J. P. WATTIAUX de Marcinelle.

LA LEGENDE DU BON CHOCOLAT





En retrouvant sa fille bien-aimée, le roi Bonbon pleure de joie. Il l'embrasse, la cajole et s'enquiert de savoir s'il ne lui est rien arrivé de fâcheux.



Puis, l'éléphant Côte d'Or raconte à son souverain de quelle manière il a délivré la jeune fille. A ce récit, le roi Bonbon entre dans une grande colère : « Quoi, s'écrie-t-il, traiter ainsi un roi !... »



— Mais Sire, répond l'éléphant Côte d'Or, piqué, Pincevinasse ne méritait-il pas une leçon ?...
— Il eût mieux valu, reprend S. M. Bonbon avec candeur, négocier plus gentiment.
A ces reproches immérités,



l'éléphant Côte d'Or ne contient plus son impatience :
— Puisqu'il en est ainsi, s'écrie-t-il, je me refuse à servir plus longtemps Votre Majesté... Et il sortit, fort courroucé.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



















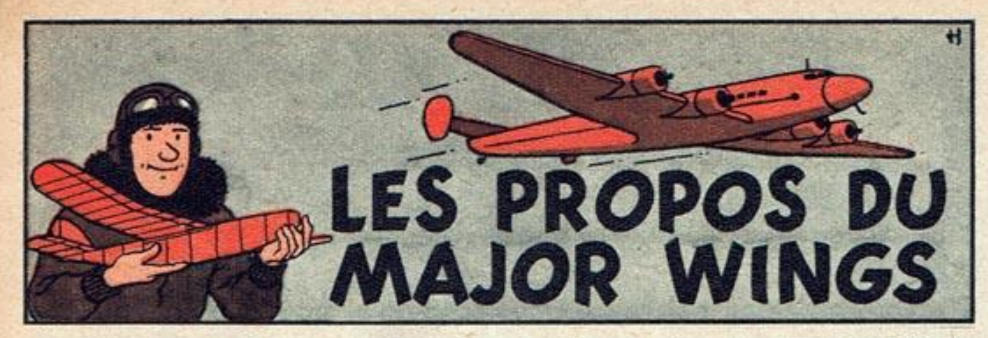








(A suivre.)



Plusieurs lecteurs s'étonnent, après avoir lu attentivement mes explications sur le principe du vol des avions, de ce que les oiseaux volent, s'élèvent et avancent souvent fort vite dans l'air, alors qu'ils ne possèdent pas d'hélices.

Il faut d'abord vous rendre compte de ce que, dans le règne animal, la nature n'emploie jamais d'organes rotatifs. Cela s'explique du fait qu'un organe qui tourne autour d'un axe doit, pour pouvoir tourner, être obligatoirement indépendant de cet axe, sans aucune fibre rattachée à la fois à l'un et à l'autre; sinon, il se produirait une rupture de ces fibres après un ou deux tours. Dans ces conditions, l'organe tournant deviendrait incapable de recevoir le sang du reste du corps. C'est pourquoi le Créateur a doté les êtres vivants de membres doués de mouvements alternatifs, plus ou moins compliqués.

Il fallait donc que les oiseaux et les autres êtres volants utilisent le « vol ramé ».

L'aile des oiseaux, immobile, se comporte dans l'air comme une aile d'avion; c'est pourquoi ils peuvent normalement planer, plus ou moins bien suivant les espèces. Par contre, lors du battement, l'aile est dotée de mouvements très complexes et encore très discutés, permettant à l'oiseau, d'une part, de s'élever presque verticalement dans l'air, d'autre part, d'acquérir une vitesse importante. Il semble que ce soit l'extrémité de l'aile qui contribue le plus à l'avancement, et de nombreux modèles réduits expérimentaux à ailes battantes, conçus sur ce principe, se sont très bien comportés en vol. Pour ma part, j'ai beaucoup étudié le vol des oiseaux, et je suis persuadé qu'il sera possible à l'homme de le reproduire pratiquement.

Cependant l'homme, poursuivant des buts souvent bien différents de la nature, a préféré porter ses efforts sur l'étude des principes de vol différents, employant les mouvements rotatifs : hélices tractives et propulsives, voilures tournantes des hélicoptères et autogires.

Quelques aéromodellistes, en France en particulier, s'intéressent à l'étude des modèles originaux, et certains se spécialisent dans le vol ramé. Qu'en sortira-t-il au point de vue pratique ? L'avenir nous le dira; mais les recherches dans ce domaine sont passionnantes...

J.-F. GLIMONT, Tervueren. — Certains hydravions, les plus petits, sont semblables à des avions dont les roues seraient remplacées par deux flotteurs, assez longs pour que l'appareil puisse se poser horizontalement sur l'eau, la queue en l'air. D'ailleurs, la plupart des avions peuvent être transformés ainsi en hydravions à flotteurs. En revanche, il existe ce qu'on appelle les hydravions à coque, et les plus gros appareils appartiennent à cette catégorie. Le fuselage de l'hydravion est construit, en ce qui concerne la partie inférieure, comme une coque de bateau rapide, et repose directement sur l'eau. Pour maintenir l'équilibre latéral, on met généralement de petits flotteurs aux ailes.

Jeanine DECKERS, Bruxelles. — Lorsque le parachutiste saute de son avion, il possède une grande vitesse, la même que l'avion. Mais dès que son parachute s'ouvre, cette vitesse est freinée, et presque instantanément annulée. A partir de ce moment, l'ensemble parachute-parachutiste se comporte comme un ballon libre qui descendrait à une vitesse importante : il est poussé par le vent qui le mène à son gré. Cependant, un parachutiste entraîné peut agir très légèrement sur la direction de son parachute en tirant adroitement sur certaines des cordes qui le soutiennent.

En ce qui concerne les hélicoptères, reporte-toi à une de mes chroniques antérieures.

Jacques MEVISSE, Ohain. — Théoriquement, on peut parfaitement construire des modèles réduits à plusieurs moteurs. Mais pratiquement, la très grosse difficulté est d'obtenir la mise en marche et l'arrêt simultané, de même que l'égalité absolue de puissance de tous les moteurs. J'en ai déjà vu fonctionner, mais les amateurs reculent généralement devant les difficultés de réglage. On peut également construire hélicoptères et autogires.

Michel BIOT, Ixelles. — Un pilote de chasse n'a généralement pas besoin de consulter ses cartes, à moins qu'il ne fasse un long déplacement pour se rendre au lieu de combat; dans ce cas, il n'a rien d'autre à faire qu'à s'occuper de son itinéraire. Il ne télégraphie pas mais téléphone, ayant un microphone suspendu en face de sa bouche; le réglage de son poste de radio se fait rapidement, d'une main, à l'aide de commandes simplifiées et souvent automatiques; ce n'est pas plus difficile que pour un automobiliste d'allumer ou d'éteindre ses phares. Enfin pour le combat, ses canons et mitrailleuses sont commandés par un bouton ou un levier placé sur son manche à balai; il peut donc piloter et tirer simultanément sans grandes difficultés.

Jacques LEGER, Bressoux. — Tu oublies qu'en donnant UN mètre d'envergure au modèle d'un avion qui en a réellement DIX, tu as réduit les longueurs à 1/10e, mais les surfaces à 1/100e; par analogie avec l'appareil véritable que tu supposes peser 3.000 kilos, ton modèle pèserait non pas 300 kilos, mais 30 kilos; il aurait donc la même charge alaire par rapport à sa surface, et volerait à la même vitesse, c'est-à-dire à quelque 150 à 200 kilomètres à l'heure. Pour ramener sa vitesse à 15 ou 20 kilomètres, il faudrait diviser sa charge par 10, ce qui te donnerait 3 kilos. Si tu reprends tes données en vérifiant les chiffres réels, tu verras que tu retombes dans les proportions généralement admises en modèles.

PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE

HERGÉ

PLANEUR DE LILIENTHAL. — Otto Lilienthal, né en Poméranie en 1848, mit au point plusieurs planeurs dont les ailes étaient conçues comme celles des oiseaux. Le pilote, suspendu par dessous les bras, devait courir le long d'une pente pour prendre son envol. Lilienthal se tua, après plusieurs centaines de glissades, en 1896.

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC








DANS UNE CAGE DE BOIS APPELÉE «CHUTE» UN VEAU EST ENFERMÉ. LE CONCURRENT DOIT LUI PASSER UNE CORDE AUTOUR DU POITRAIL. C'EST TOUT CE QU'IL AURA POUR SE TENIR. AU SIGNAL, LA CAGE EST OUVERTE ET LE CAVALIER SAUTE SUR SA MONTURE.









LES BRONCHOS SONT DÉSIGNÉS PAR LE SORT. BIL ET JO SONT DOTÉS DE BÊTES RÉPUTÉES INDOMPTABLES. AUCUN COW-BOY N'EST RESTÉ DIX SECONDES SUR LEUR DOS. BIL CULBUTE À LA NEUVIÈME SECONDE MAIS SE RELÈVE SANS TROP DE MAL.


LE MUSTANG DE JO EST ENCORE PLUS BRUTAL. SAUTS DE MOUTON, RUADES, BONDS SE SUIVENT SANS ARRÊT. CRISPÉ, LE GARÇON RESTE COLLÉ À L'ANIMAL QUI FINIT PAR S'ARRÊTER, VAINCU. LA FOULE SIFFLE POUR PROUVER SON ADMIRATION POUR LE VAINQUEUR.


LE LENDEMAIN C'EST L'ÉPREUVE DES BRONCHOS SELLÉS, UN LICOU EN GUISE DE BRIDE. LE TEMPS EST DE DOUZE SECONDES. IL FAUT PARTIR LES JAMBES EN AVANT, UN BRAS EN L'AIR, PUIS EXCITER SANS CESSE SA MONTURE DE L'ÉPERON.











(A suivre.)



ALAIN GERBAULT

NOUS sommes à Cannes, le 25 avril 1923. Du quai gorgé de soleil, la foule oisive regarde s'éloigner, puis disparaître à l'horizon, le petit yacht à bord duquel un homme va entreprendre le tour du monde.

Le yacht s'appelle le « Firecrest ». C'est un cotre de course de 8 tonneaux, construit en 1892, long de 11 mètres et large de 2 m. 60. Son pilote, son maître, c'est Alain Gerbault, inconnu hier, aujourd'hui célèbre.

— Quel fou !... entend-on dire. Il va succomber. Jamais nous ne le reverrons !

Mais les gens qui disaient cela, se trompaient. Alain Gerbault est revenu. Il est revenu 6 ans et trois mois plus tard, le 27 juillet 1929, après avoir, tout seul, parcouru 75.000 kilomètres en 700 jours et 700 nuits de mer.

Qui est-il donc, cet homme extraordinaire ?

Au physique, un garçon mince, presque maigre, mais musclé, tanné par le soleil, au regard clair, au menton énergique. Durant la première guerre mondiale, il s'est distingué comme pilote de chasse. Il a conquis brillamment son diplôme d'ingénieur. Ceux qui le connaissent, vantent ses qualités de cœur, son courage, sa maîtrise de soi, son sang-froid extraordinaire...

Mais, dira-t-on, tout cela n'est pas suffisant pour devenir marin ! On ne s'improvise pas loup de mer !... Il y a certaines connaissances techniques, une expérience, qui ne peuvent s'acquérir que par la pratique.

C'est vrai, sans doute, pour la généralité des hommes. Ce ne l'est pas, en tous cas, pour Alain Gerbault.

Il a fait son apprentissage de marin à bord d'un bateau minuscule, en se lançant du jour au lendemain sur tous les océans du monde. Le « Firecrest » demandait à être manœuvré par trois hommes, dont un patron; Alain Gerbault l'a manœuvré tout seul. Et dans quelles effroyables conditions !...

Lisons les trois beaux livres qu'il a rapportés de ses randonnées à travers le monde (1).

A chaque page, malgré la pudeur qu'il manifeste à s'étendre sur les dangers courus, on pressent ce qu'il a enduré et vaincu; on frémit et on admire...

Nous le voyons, dans l'Océan Indien, debout sur le pont du « Firecrest » balayé par le typhon. En quelques minutes, il s'est trouvé nu, tous ses vêtements arrachés par le souffle de l'ouragan, et le corps ensanglanté par les coups de fouet de l'averse tropicale qu'une bourrasque de 50 mètres par seconde entraîne presque horizontalement... Pourtant, il lui faut agir, résister à un vent dont la pression dépasse 350 kilogrammes au mètre carré, lutter pour tenter d'amarrer, avant l'arrachement total, définitif, tout ce sur quoi s'acharne l'immense force déchaînée; réparer coûte que coûte les haubans, reconquérir centimètre par centimètre la toile « dans laquelle les ongles ne peuvent trouver prise et qui, en se débattant, menace à tout moment de vous précipiter à la mer ... »

Un autre jour, le voici qui rampe sur le pont de sa coquille de noix, alors que la mer balaie le navire d'un bout à l'autre, pour diminuer la voilure trop chargée...

Une autre fois, réfugié dans son poste — un réduit où l'on ne peut se tenir debout qu'en engageant la tête dans la claire-voie — il passe des heures épuisantes à manœuvrer la pompe pour rejeter à la mer l'eau dont le bateau s'est alourdi...

★

De Cannes à New-York, de New-York aux Galapagos, par le canal de Panama, des Galapagos aux îles de la Polynésie, puis le retour au Havre par l'Australie, l'Océan Indien, le Cap de Bonne-Espérance, les îles du Cap Vert et les Açores. Quel itinéraire ! Quelle aventure !

Et que de difficultés, que d'épreuves devant lesquelles des marins éprouvés eussent baissé pavillon !

Alain Gerbault, lui, les a toutes surmontées.

On demeure confondu à l'idée de la science nautique dont il a faire montre sans la moindre préparation, sans aucun apprentissage.

Savez-vous que, se rendant des Galapagos aux îles Gambier, il atterrit à l'atoll de Timoe avec **moins de 4 kilomètres d'erreur** au bout de 48 jours de navigation !

Devant de tels exploits, on admire et on se tait !... Tout commentaire serait superflu !...

★

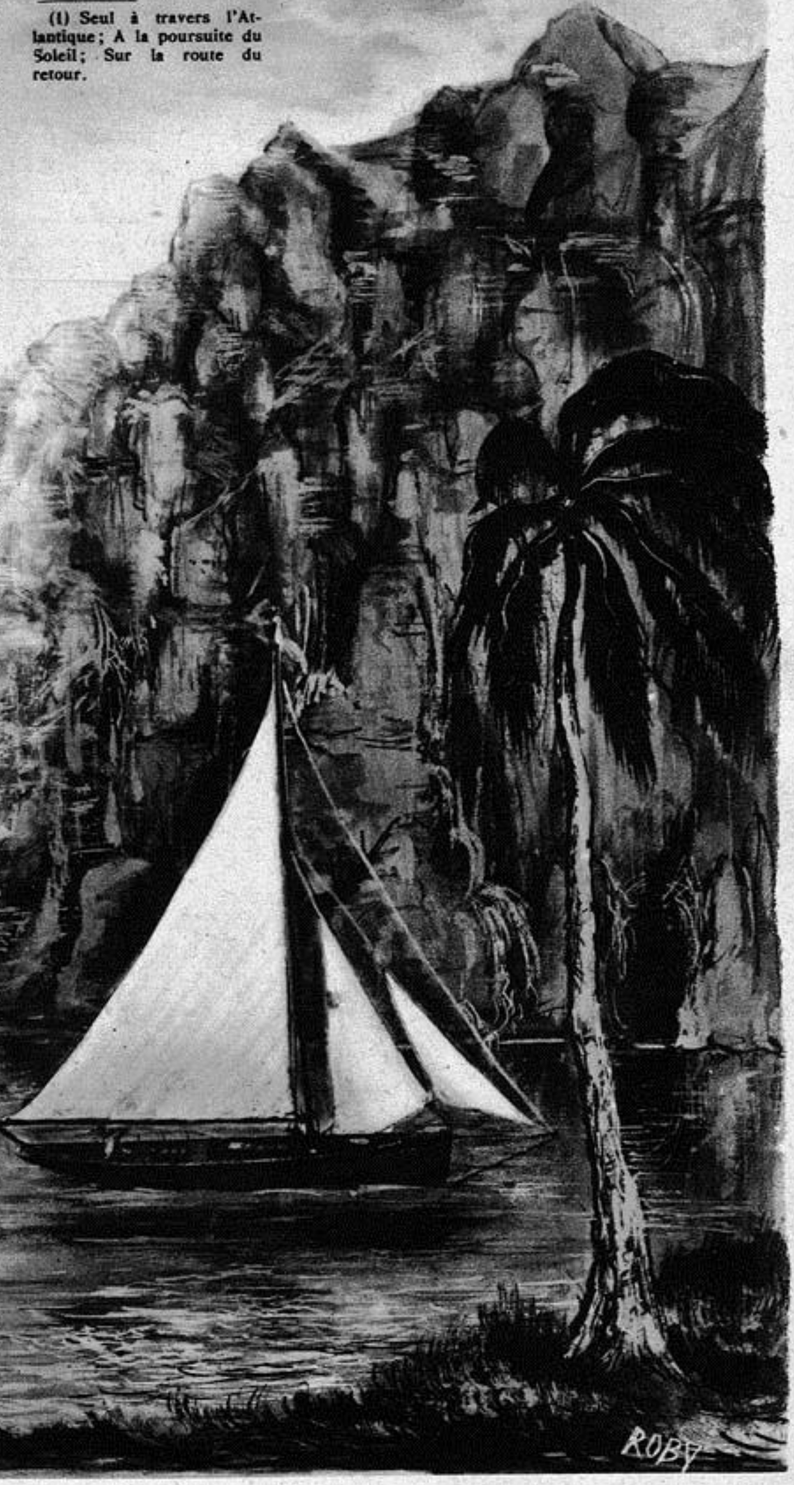
Si Alain Gerbault a bourlingué ainsi, pendant 6 ans, ce n'est pas sans une idée derrière la tête. Depuis longtemps, sur la foi des livres écrits par les marins et les voyageurs, il savait que là-bas, en Polynésie, de l'autre côté de la planète, une race d'hommes agonisait, une race fière, généreuse, magnifique.

Lorsqu'il est reparti pour Tahiti quelque temps plus tard, il a confié à ses amis : « Je vais retrouver ces pauvres êtres et leur dire ce qu'ils doivent faire pour que leur race demeure pure, à l'abri de la civilisation... »

Ces populations simples, douces et belles avaient conquis le cœur de notre voyageur. C'est pour les sauver qu'il est retourné parmi elles.

Et c'est parmi elles aussi qu'il a trouvé le bonheur car Alain Gerbault n'est plus jamais revenu en Europe.

(1) Seul à travers l'Atlantique; A la poursuite du Soleil; Sur la route du retour.



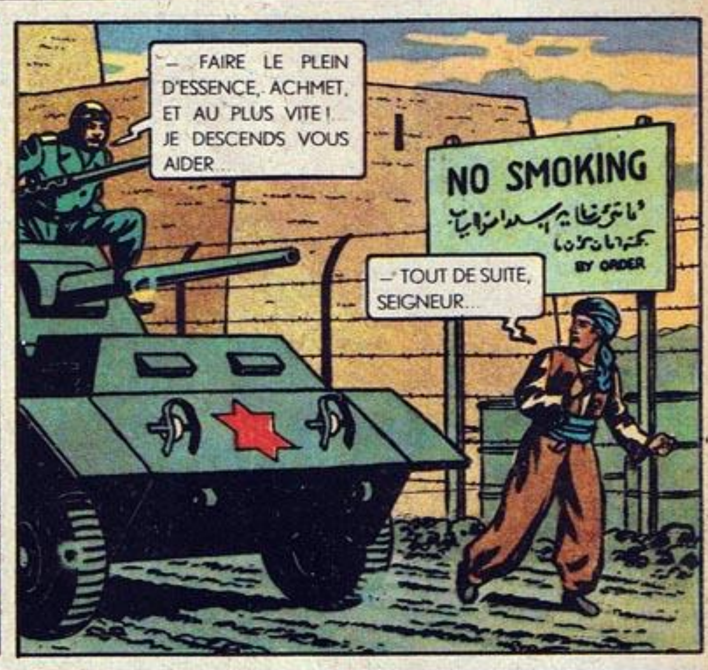


LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)























(A suivre.)